

Mère ou mante religieuse?

Une femme conjure littérairement sa peur de la maternité —
L'Éden éclaté de Andrée Pilon Quiviger

Andrée Pilon Quiviger, *L'Éden éclaté*. Montréal, Leméac,
collection « À hauteur d'homme », 1981, 151 p.

Robert Vigneault

Numéro 27, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39649ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, R. (1982). Compte rendu de [Mère ou mante religieuse? Une femme conjure littérairement sa peur de la maternité — *L'Éden éclaté* de Andrée Pilon Quiviger / Andrée Pilon Quiviger, *L'Éden éclaté*. Montréal, Leméac, collection « À hauteur d'homme », 1981, 151 p.] *Lettres québécoises*, (27), 81–83.



Mère ou mante religieuse ?

Une femme conjure littérairement
sa peur de la maternité

L'Éden éclaté

de

Andrée Pilon Quiviger

Certains humains — d'une rare profondeur, me semble-t-il — ont toujours vive, sinon à vif, la conscience de la temporalité. Témoin Péguy, l'auteur de *Clio* : « Lorsqu'on a dit que le temps passe, on a tout dit. » Chez d'autres, l'intuition de l'âge sécrète un malaise sourd, insolite, ou encore provoquera un véritable choc. Promue « quarantenaire », admise dans ce « parti des hommes de quarante ans » fondé par le même Péguy, l'auteur de *L'Éden éclaté*¹, plutôt que de s'abandonner les yeux fermés à la sécurité grisante de la « fête », — cadeaux, gâteau, jeu des bougies soufflées et autres jolissesses, — cette mère tendrement harcelée par sa maisonnée opte pour la solitude du questionnement radical de l'essai. Soulignons, justement, à quel point la forme, ici, porte signification, tout essai authentique obéissant, il me semble, à une motivation souterraine que l'écriture littéraire va chercher plus ou moins malaisément à mettre au jour :

La maternité me fait peur et je vais me révéler enfin pourquoi. (p. 14)

Lancinante interrogation, coup de sonde dans l'inconnu, expérience des limites : l'essai ainsi perçu se présente comme une véritable thérapie des profondeurs. C'est littéralement vrai ici, car ce livre est le fruit d'une éprouvante « descente aux enfers » (pp. 19, 43, 56, 82). À quarante ans, cet âge ter-



Andrée Pilon Quiviger

rible, on cherche à « entrer en contact avec le fond de soi » (p. 48), ou, métaphoriquement, à « empoigner (. . .) (la) vague de fond » (p. 14). Faisons taire les rationalisations commodes et cédon au « délire » (pp. 13, 47, 49) de l'écriture qui permette enfin le « dépliage des sens » (p. 47). Et vienne, au bout de l'essai, le moment de vérité : « la relecture de ma vie et de la vie ambiante » (p. 129). Si, donc, l'oeuvre a débuté sous le signe de la « fête », — les mots font véritablement la fête dans ce texte très consciemment écrit² — une telle littérature n'en sera pas moins « descente aux enfers », encore une fois : « Comme j'avais raison d'avoir peur de cette page blanche ! » (p. 106)

En écrivant, je repasse les séquences de ma propre histoire. Je repère les pièges où j'ai trébuché presque naturellement. (. . .) Je fais taire la voix des logiques socioculturelles. Je m'abandonne aux questionnements de fond. Du mieux que je peux, je déjoue les armures et bifurque des larges voies de la raison. Sans honte, je déshabilite mes choix passés de leurs apparences de liberté. (p. 104)

Le livre entier tourne autour d'un secret redoutable : cette « peur » (pp. 14-15) de la maternité. C'est un homme — Freud — qui a souligné la prégnance du sein maternel dans la dynamique de notre vie psychique. Mais, bien au-delà du diagnostic freudien, aux visées cliniques et pragmatiques, ce livre témoigne d'un vécu, d'un éprouvé, typiquement féminin, dans un domaine où il faut bien admettre que les antennes du mâle sont plutôt défaillantes . . . (Revanche : un livre sur le vécu charnel de la paternité, qui serait autre chose qu'un traité de paternalisme ; mais ce n'est pas pour demain, l'homme s'affairant, croit-il, à des tâches plus « spirituelles » . . .) La maternité, donc, fait peur, parce que le Ventre s'est auréolé, au cours des âges, de valeur mythique ; la Mère s'est parée de toutes les séductions du Paradis. En fait, il y a de quoi : chaque petit d'homme (et de bête) a vécu, à l'épo-

que immémoriale d'une comblante homéostase, d'une sympraxie de délices, le bonheur simple de la « fusion originelle », — et rêve (consciemment ou pas, peu importe) de réintégrer ce Paradis perdu mais auquel il faudrait en plus renoncer. Le monde maternel s'est ainsi chargé de connotations diverses, voire adverses. Bien sûr, la mission de toute mère, conformément au discours socio-culturel, est de *mettre au monde* ses enfants : il faut bien un jour dire adieu à l'Éden du ventre chaleureux où coulent le lait et le miel. Mais, « entre les mots et l'être, se glisse un bien étrange mensonge » (p. 34). Il est si doux de garder sous son aile le fruit de ses entrailles. Où retrouver, dans cette vallée de larmes, la « chaleur initiale » et les « saveurs fusionnelles » (p. 81) ? Comment se résigner à laisser devenir un Autre ce petit être avec qui on a vécu l'union parfaite ?

C'est ainsi que prend forme une redoutable « ambiguïté » (mot-clé de cet essai, avec, de la même aire sémantique, « mensonge », « illusion », « culpabilité », « angoisse »). Le traumatisme de la naissance n'affecte pas que l'enfant : à la mère aussi il est demandé de renoncer au Paradis de la « fusion bienheureuse » (p. 81). *Éduquer* l'enfant, n'est-ce pas, suivant l'étymologie même du mot, l'éloigner de sa mère, l'acheminer vers l'altérité de la vie adulte ? Quand on a intensément vécu l'intimité parfaite du ventre édénique, entouré d'un halo d'images ineffables, la tentation est grande de chercher à s'y installer, de s'abandonner à « l'illusion de l'absolu » (p. 37). Refus de l'humaine condition, pleine de trous et d'ambiguïtés, cette fixation à l'utérine sécurité, vécue à l'ombre du bien et du mal, ne peut que compromettre radicalement l'oeuvre difficile de la croissance humaine. En se laissant investir par le « mythe de la perfection maternelle » (p. 44), la mère peu à peu se métamorphose en « mante religieuse » (p. 77). « Entrelacés, la mère et l'enfant s'entre-dévorent » (p. 82) : horrible fantasme de l'insecte carnassier, bien propre, en effet, à susciter la « peur » !

Thème central de ce livre, — comme si l'essayiste en avait vivement ressenti la brûlure — la hantise du perfectionnisme à débusquer sous tant de traves-

tissements suscite et aiguillonne le propos.

Qu'y a-t-il de si dangereux à consentir aux ambiguïtés de l'existence ? Quel monstre menace le renoncement à la toute-puissance ? Quel désert s'étale derrière le mirage ? Quel mal y a-t-il à tenir de l'imperfection ? Quelle faute y a-t-il à demeurer mortels ? Quelle douleur y a-t-il à n'être pas des dieux ? (p. 38)

Dénoncer le mensonge de cette quête d'absolu, crever les ballons de l'idéalisme, apprivoiser l'humble sens de la relativité, vivre littérairement l'acceptation de ses limites : toutes les pages de ce livre, à mon avis, tentent de faire retour à la mesure humaine. À juste titre, car ce « rêve d'infinitude » (p. 44), aussi malsain qu'efficacement ancré dans les réalités bio-psychiques du sein maternel, n'en finira plus ensuite, s'il n'est conjuré, de se chercher un aliment tout au long de la durée humaine. « Vous serez comme des dieux » : l'insinuation du Tentateur contamine, depuis la naissance, toute l'existence terrestre. Le « mythe de la totalité » (p. 47), qui hante l'Éden maternel, a aussi érigé la tour de Babel, et, de nos jours, propulse dans l'espace les fusées des super-puissances démentielles, assoiffées de domination cosmique, — pendant que la moitié des humains crèvent de faim . . . Pourtant, il n'est pas de raccourci vers l'absolu qui dispense de passer par le réel. La démesure insensée de ce perfectionnisme serait-elle le vrai péché originel ? Effectivement, elle s'accompagne d'une sourde « culpabilité » : mais encore faut-il, pour se libérer de celle-ci, qu'elle avoue son vrai nom tant le mensonge a tout perverti :

Je ne suis pas coupable de ma pauvreté, mais je le suis d'avoir cru à l'abondance éternelle. À l'amour inconditionnel. Et, pour y parvenir, d'avoir feint la perfection. (p. 36)

J'ai tenté jusqu'ici de tirer au clair l'intuition centrale de cette oeuvre, — autant que faire se peut, car le thème d'un essai émane d'un *cogito* pré-réflexif (foyer secret de l'écriture) que l'écrivain lui-même cherche à attirer à la conscience. Dès lors on comprend que l'essai adopte la forme d'une *fiction idéelle* où l'argumentation est de

nature concentrique ou convergente plutôt que linéaire et discursive. À cet égard, le texte d'Andrée Pilon Quiviger m'apparaît exemplaire :

Les chapitres se suivent selon leur séquence de pondaison, faisant sans doute échec, ici ou là, à l'ordre logique. Je ne veux pas perdre tout à fait le ton du délire (. . .) J'écris entre la vaisselle du déjeuner et la préparation de l'autre repas tout aussi éphémère, avec, entre virgules, un bout de lessive, quelque réponse au téléphone ou à la porte et, entre parenthèses, les cris à venir de la marmaille qui rentre pour dîner ! (p. 49)

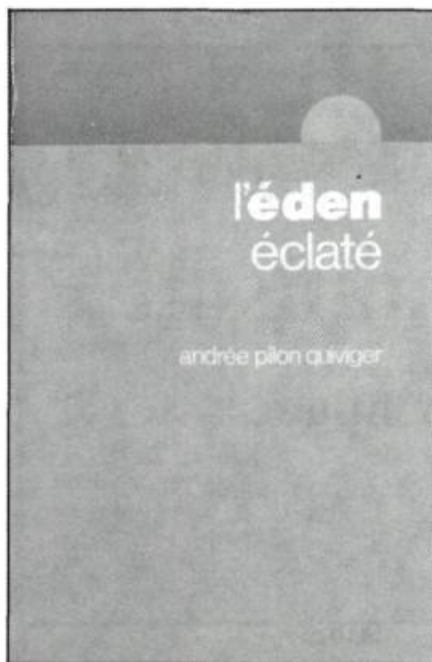
Témoigne aussi de ce désordre formel ce sixième chapitre, apparemment incongru, intitulé « Introduction à ce qui précède et à ce qui suit », tout à fait dans la manière tâtonnante mais dynamique de l'essai, écrit inachevé dans son essence même puisqu'il s'acharne à la solution d'une question de vie ou de mort qui restera à suivre, une fois le livre fermé. Mais, en réalité, tout compte fait, *L'Éden éclaté* s'avère un livre très construit, non pas, encore une fois, de façon linéaire, au moyen de matériaux rigoureusement enchaînés, mais de façon circulaire, autour d'une inquiétude irradiant du ventre maternel. Du foisonnement et de l'ampleur des idées qui en résultent il importe maintenant de rendre compte.

Car l'image idéalisée de la Mère et de l'Enfant, la recherche obsédante de la perfection originelle, reviendront hanter l'existence. Quiconque a connu la piqûre du rêve doit se méfier : rappel constant de ce livre d'un réalisme appuyé. Ainsi l'écrivain évoque-t-il, au niveau individuel, ces « boucliers » de la personnalité, dérisoires succédanés de l'absolu, sur-moi tyranniques, masques de « l'angoisse originelle » (p. 42) face à l'expérience brutale des limites de la vie. « De la totalité, je passe au manque, de la félicité à la douleur de naître, de l'achèvement à l'inachèvement. » (p. 42) En vertu de quel décret inamovible les parents, au sein de la famille, poseraient-ils en modèles obligés de la perfection, comme l'impliquent, à l'adresse des enfants, cette kyrielle quotidienne de diktats : *Il faut, On doit, Attention*, tous ces rappels à l'ordre énoncés avec l'autorité

qui postule une norme idéale. Certes, les enfants ont besoin de guides avisés sur le chemin de l'initiation à la vie, mais un sain réalisme enseigne que la « Profane Famille » (p. 17) n'a rien à voir avec la « Sainte Famille » d'une certaine imagerie pieuse : autrement, comment les enfants en viendraient-ils à assumer sereinement leurs limites ? Il faut plaindre l'enfant *sage comme une image*, — ou plutôt comme l'image qu'on s'est faite de lui, en refusant, au fond, de consentir à son altérité. L'affirmation catégorique de *L'Éden éclaté* tranche allègrement dans le vif des tendresses de mère poule : « Réussir une famille, c'est réussir son éclatement. » (p. 110) La mère a naturellement tendance à materniser l'enfant, à perpétuer le couvage : ce sera le rôle du père, préparé par sa distance forcée face à l'enfantement, de « pousser le petit hors du nid » (p. 68), de « (mettre) l'enfant au monde de sa liberté » (*ibid.*). Toutes ces relations familiales délicates, chargées d'embûches, ne vont pas sans souvent dresser l'un contre l'autre parent et enfant. Ici encore, le détenteur de l'autorité, qui a pour lui la raison et le gros bout du bâton, devra se montrer assez humble pour y penser à deux fois : « Clarifier l'agressivité purifie l'amour. » (p. 82)

Comment donner, en effet, ce qu'on n'a pas ? L'éducation des parents eux-mêmes reste à parfaire. Il faut parfois une vie entière (et encore !) pour accéder à l'âge adulte, soit à la maturité de l'être humain à peu près convenablement sevré des fantasmes infantiles, donc à la stature d'homme. L'amour du couple risque de rester longtemps en butte à l'archaïque et perpétuellement renaissante illusion de la « fusion originelle » : « Pourquoi les yeux fermés ? », suggestive méditation sur l'enlacement des amants aux paupières refermées, révèle qu'« il n'y a pas plus égocentré que les gestes de l'amour » (p. 92). D'autre part, la famille a aussi des soucis d'argent, normaux, trop réels, mais si facilement récupérables par le désir exacerbé de l'*avoir*, détournement de la même sempiternelle quête d'absolu qu'on retrouve dans une pénétrante réflexion sur « Les mamelles de Mammon » :

La recherche de l'argent symbolise si fort le manque fondamental qu'à mesure qu'il remplit nos goussets



ceux-ci s'étirent selon la dimension du non remplissable. Mais une seule vie pourrait-elle suffire à boucher le trou sans fond d'où elle émerge ? (p. 99)

M'ont particulièrement frappé les propos de l'essayiste sur la foi chrétienne, leur lucidité, leur portée. Il en résulte, à mon avis, une interprétation renouvelée d'un Évangile intolérablement édulcoré. D'abord cette vérité choquante : « Le besoin religieux a quelque chose de la fuite du réel et de la quête du sein. » (p. 112) (Les « méchants » disaient : « la religion, opium du peuple ».) Autrement dit, la soumission à « Notre Mère la Sainte Église » pourrait bien relever du besoin infantile d'être materné. Je trouve, dans « La foi conduit au désert », dans « Entre les lignes », et ailleurs aussi, tout le contraire du discours dogmatique et rassurant des théologiens officiels, tout le contraire aussi de la foi infantile et sécurisante qu'une certaine « pastorale » (bien nommée) distille au troupeau fidèle : une attitude qui évoquerait celle, déchirante, d'Abraham, de Kierkegaard, ou d'un christianisme plutôt protestant libéral que catholique orthodoxe. Il est tant d'ouailles qui pratiquent comme on se munit d'un contrat d'assurance. Être homme de bien, ou même marguillier : gage de la réputation posthume et d'une place au Paradis. C'est la foi-placement : nous en sommes là depuis que l'Église insti-

tutionnelle s'est compromise avec Mammon.

Pourtant, « il n'y a rien dans l'Évangile qui invite au re-ventrage dans la sécurité des voies trouvées » (p. 111). Ainsi les sacrements sont-ils remis à leur vraie place de signes d'une croissance humaine pleinement assumée, c'est-à-dire en toute responsabilité. L'aspect magique (*ex opere operato*) en vertu duquel on s'arroge le droit de les « administrer » automatiquement à des êtres qui n'ont pas encore pris en charge leur vie et qui ne peuvent que rallier machinalement le reste du troupeau, toute cette lamentable réduction de la stature humaine des signes de la foi est vivement contestée par l'écrivain. Il s'agit d'une grave méconnaissance de l'évolution de l'humanité concrète, soit de l'Incarnation. Le Christ, lui, a vraiment assumé la pleine condition humaine, avec ses limites réelles, sans échappatoire vers la magie, vers l'absolu, vers le divin même : je trouve saisissante cette perception du fils Jésus vraiment « abandonné » par le Père, et acculé, lui aussi, à une foi « remplie de vertige » (p. 56), comme celle de tout chrétien authentique. L'attitude de l'essayiste ne doit pas pour autant être confondue avec une vision prométhéenne de l'humanité : un chapitre souligne opportunément la dimension « mystique » de la foi. Mais toujours la transcendance doit conserver toute sa distance, l'Incarnation reste pleine et entière, sans recours au confort infantile de la magie : « Le plus délicat miracle n'est-il pas de laisser l'autre le faire lui-même ? » (p. 134)

Bref, à tous les niveaux, un essai remarquablement lucide sur les limites réelles de la condition humaine, une lecture résolument incarnée de la vie, où j'ai cru reconnaître, une fois de plus, l'apport irremplaçable d'une vision et d'une écriture typiquement féminines, jaillies en direct du corps maternel, cet Éden aussi redoutable que fascinant. □

1. Andrée Pilon Quiviger, *L'Éden éclaté*, Montréal, Leméac, collection « À hauteur d'homme », 1981, 151 p.
2. Cette louable conscience stylistique est cause qu'on remarque d'autant plus certaines incorrections et impropriétés, comme l'emploi fréquent de l'épithète « mature » qui me semble convenir davantage aux truites qu'aux humains.